

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 64 fr.	Un an..... 96 fr.
Six mois..... 32 fr.	Six mois..... 48 fr.
Trois mois..... 16 fr.	Trois mois..... 24 fr.
Chèque postal Ferandel 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Se tirer dans le dos

Nous sommes un petit nombre, épars, disséminés, perdus dans la forêt obscure de l'autoritarisme socialiste. Nous errons parmi des millions d'êtres hostiles, exposés à toutes sortes d'embûches et de pièges, offerts à la vindicte des gouvernants et au mouchardage des gouvernés. On a édicté contre nous des lois qui nous placent hors du droit commun. Nous sommes à la merci d'un décret ministériel, d'une fantaisie policière, d'un caprice de procureur général. Qu'il arrive une guerre, qu'éclate un coup d'Etat et nous ne savons pas, pour chacun de nous, ce que sera le lendemain : emprisonnement, camp de concentration, déportation. Nous sommes différents de tempérament et de constitution les uns des autres. Nous n'avons pas toujours le même point de vue sur les applications pratiques de la thèse anarchiste. Un ciment commun nous relie cependant : la négation de l'utilité de l'autorité, de l'utilité de l'intervention des institutions d'ordre archaïque dans les rapports ou les accords que les humains peuvent établir ou contracter entre eux. Cette négation du principe d'autorité implique un combat incessant contre les manifestations autoritaires et pour le livrer nous sommes venus des quatre points de l'horizon intellectuel et moral. Nos atavismes, notre éducation ne sont pas semblables. Nos mœurs et notre façon de nous conduire s'en ressentent forcément.

Malgré cette différenciation, l'idée de la république à l'autorité nous réunit si fortement qu'elle relève au second plan les nuances et les teintes de nos conceptions personnelles de la vie anarchiste.

Nos journaux ont un tirage infime par rapport aux grands organes de la presse bourgeoise. Nous ne sommes jamais certains, à part rares exceptions, que le numéro actuellement sous presse ne sera pas le dernier que nous publierons ; nous ne sommes jamais sûrs de trouver parmi ceux qui disent partager plus ou moins nos opinions l'appui financier qui nous permettrait d'intensifier notre propagande comme nous le voudrions pour qu'elle ait une répercussion sérieuse sur la mentalité ambiante. Faute d'argent, que de mensonges sociaux, que de préjugés individuels n'avons-nous pu attaquer que mollement et sans esprit de suite ! Que de brochures et de volumes demeurent inachevés ou inédits, faute de ressources !

La presse autoritaire, le gouvernement, nos ennemis de droite et nos adversaires de gauche et d'extrême-gau-

che n'ignorent pas cette situation précaire. Ils nous épient, ils nous guettent, ils sont à l'affût des malentendus qui peuvent surgir en notre milieu particulier. Ils sont toujours prêts à s'en saisir pour les dénaturer et les utiliser contre notre propagande.

Nous sommes, les uns et les autres, dans l'obligation fréquente de faire des concessions au milieu ambiant, aux institutions qui le régissent. Il est évident que les concessions sont choses dont il ne convient pas de se féliciter et qu'il faut individuellement s'efforcer de réduire toujours plus. Cependant, sans ces concessions, nous ne saurions exister ou subsister. Mais, justement, parce que nos natures sont divergentes, nous n'agissons pas de même façon à l'égard des concessions que nous sommes appelés à consentir à l'ambiance sociale. Il appartient à chacun de déterminer jusqu'à quel point il peut descendre en fait de « concessions » pour ne pas perdre sa puissance de réaction contre l'empêchement de l'autorité, contre l'influence des modes de penser et d'agir d'autrui. C'est assez difficile et il faut infiniment de discernement et de tact pour ne pas se laisser glisser sur la pente. Mais il convient de laisser, dans ce domaine-ci comme dans les autres, chacun faire ses propres expériences. Et je conçois mal qu'on se serve de ce qu'on peut avoir appris sur les concessions qu'un camarade peut consentir au milieu pour le signaler nominativement et s'efforcer de lui nuire auprès de ses compagnons de lutte anti-autoritaire.

Je ne puis concevoir que, collaborant à une même œuvre de propagande, on étale en public les faiblesses de ses coopérateurs dont, par ailleurs, la probité intellectuelle ou la sincérité de pensée est indiscutable. Je comprends qu'on réfute les idées, qu'on discute les opinions, qu'on examine les propositions de se comporter en telle ou telle circonstance, mais je prétends qu'il est injustifiable de se servir de ce qu'on vous a confié, par exemple, pour essayer de rabaisser dans l'estime des lecteurs d'un journal un camarade qui n'a jamais fait appel aux institutions légales pour régler ses conflits ou ses litiges avec ses amis d'idées. Il me dépasse qu'on fournisse, par l'étalage d'inconvenances qui ne portent tort après tout qu'à celui qui s'y abaisse, un aliment ou une arme à nos ennemis bourgeois ou autoritaires. Et c'est cela que j'appelle se tirer dans le dos.

E. ARMAND.

Pour Goldsky

Le Meeting de Saint-Ouen

C'est en grand nombre que les travailleurs de Saint-Ouen et les hommes de cœur avaient répondu à l'appel des organisateurs du meeting en faveur de Goldsky, l'innocent, qui, depuis sept ans, souffre dans sa chair et dans son cœur parce que M. Léon Daudet et sa bande de calomniateurs l'ont voulu ainsi.

A l'issue de ce meeting, l'ordre du jour suivant fut voté :

Les travailleurs de Saint-Ouen réunis à la salle des Fêtes de la mairie de Saint-Ouen le 16 février 1924, après avoir entendu le citoyen Veruelt ; Pierre Lœwel, défenseur de Goldsky ; Dormoy ; Georges Pioch, protestent énergiquement contre la condamnation pour délit d'opinion du citoyen Goldsky et contre son maintien en prison, après sept ans de bagnes.

Ils réclament à la fois sa libération et la révision de son procès.

Ils demandent également la mise en liberté de Jeanne Morand, condamnée, elle aussi, pour délit d'opinion, et réclamée par sa mère mourante.

Ils réclament enfin l'amnistie pour toutes les victimes de la justice bourgeoise et des conseils de guerre.

Feuillets épars

...Et voici, fort à propos, l'autre histoire. Elle découle logiquement de la précédente, en est comme le complément direct. Mais, cette fois, le patriotisme intégral, c'est-à-dire féroce et stupide, est en jeu.

Nos nationalistes sont stupéfaits que tout le monde ne prenne pas au sérieux leurs calambourades, que des hommes croient à la réelle misère allemande. Ils sont effarés que ces hommes, de mauvais Français, évidemment, dédaignent leurs inepties et poussent l'inconscience jusqu'à vouloir réunir quelque argent destiné à soulager les infortunes d'au delà du Rhin.

Aussi, Romain Rolland, qui vient de prendre la louable initiative d'adresser au peuple français un appel en ce sens, écope-t-il un peu partout. Et Pierre Hamp, Ferdinand Buisson, Charles Gide, Marc Sangnier, d'autres personnalités encore, ayant signé cet appel, ne sont-ils pas davantage épargnés ? Ce n'est plus même de la stupeur et de l'effarement qui empoignent nos patriotes, c'est du courroux ! Du courroux dissimulé, contenu, qui n'explose pas encore en imprécations grossières et en cris de haine, mais que, sous les allusions perfides et les insinuations venimeuses, l'on sent plein de colère, de rage et de dépit.

Pour l'instant, on se borne à ironiser péroramment sur la naïveté de ceux qui découvrent les pauvres d'Allemagne sans voir les pauvres de France. Et l'on oppose aux Allemands pauvres — on admet aujourd'hui, bien à regret, qu'il y en a — les Allemands riches se goinfant et se saoulant sans vergogne. Il nous serait trop facile d'opposer, à notre tour, le Français misérable au Français coquet. La « délicatesse » de celui-ci n'est pas inférieure à la « bestialité » de l'Allemand fortuné. Paris la nuit en témoigne : clochards d'une part et noceurs de l'autre...

Le contraste est flagrant. Mais ce n'est point parce qu'il révolte les sentiments humains de trop rares individualités, que celles-ci n'ont pas à se préoccuper d'atténuer des détresses encore plus grandes que celles cotées chaque jour. Les hommes sensés n'ont pas à choisir entre la détresse française et la détresse allemande. Ils ne veulent connaître que la détresse. Et y apporter, comme un baume, un peu de Solidarité, de Fraternité.

Des patriotes ne comprendront jamais cela. Qu'ils nous prouvent une fois de plus que le patriotisme est fermé, même à la générosité, c'est tant mieux ! Nous sommes fiers de ne pas être des leurs. — Marcel TOUNEY.

UN GRÉVICULTEUR



CHERON. — Le pain à vingt-cinq sous. Ce n'est qu'un début. Vous allez en voir bien d'autres !

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

20.000 grévistes à Paris

Que nous réserve la journée d'aujourd'hui ? Il n'y a pas besoin d'être bien malin pour prévoir une extension de la grève dans les usines de la firme Citroën, et dans d'autres établissements métallurgiques.

Le mouvement de la chaussure va prendre aussi du développement.

Samedi, il y avait 20.000 grévistes, 20.000 producteurs qui ne peuvent plus vivre avec les salaires actuels et qui revendiquent le droit à l'existence dans une société dont ils sont les plus utiles citoyens.

C'est l'avant-garde du prolétariat parisien qui s'attaque à la forteresse capitaliste. Le gros de l'armée ouvrière, on le sent, est prêt à entrer en bataille.

Les nécessités le poussent également à seconder ce premier choc. La solidarité dans le combat devient obligatoire du fait que les intérêts sont communs et que la défaite des assaillants serait aussi celle des troupes en attente.

Espérons que les grévistes de la métallurgie, de la chaussure et d'ailleurs pousseront vigoureusement leur mouvement vers le cap des revendications. Espérons qu'ils maintiendront leur unité d'action au-dessus des tendances, des chapelles, des divisions, qui paralysent les états-majors. Espérons que les militants comprendront qu'il faut renoncer aux passions de boutiques et ne pas considérer ce flot prolétarien comme une force destinée à un moulin quelconque.

La réussite est dans l'union et dans l'harmonie, ne l'oublions pas, ni les uns ni les autres. Confondus, unifiés, autonomes, réalisons la plus grande fraternité dans la lutte afin de réaliser plus facilement dans la suite l'unité complète et totale. — B.

DANS LA METALLURGIE

Chez Citroën

La journée d'hier a été propice aux méditations. Les ouvriers reprennent la lutte sans fanfaronnerie, mais sans faiblesse. Ils ne choment pas pour se promener et pour entendre des discours, ils ont été jetés à la rue par la rapacité patronale.

M. Citroën veut-il être le cobaye d'une expérience tentée par le Consortium patronal de la région parisienne ? Veut-il voir les ouvriers de ses annexes de Saint-Charles, Suresnes, Puteaux, Saint-Cloud, Issy-les-Moulineaux se déclarer solidaires des usines de Javel et de Levallois ?

La journée d'aujourd'hui aura une haute signification pour les affairistes.

Rappelons qu'il y a une réunion générale ce matin à 9 heures, 33, rue Grange-aux-Belles, Paris.

Une assemblée spéciale est convoquée pour les ouvriers de l'usine de Levallois à 9 heures ce matin, à la Maison Commune, rue Cavé, Levallois-Perret.

Chez Panhard-Levassor

La direction des usines Panhard-Levassor, avenue d'Ivry, est-elle jalouse des exploits de Citroën, ou veut-elle contribuer au réveil du prolétariat métallurgiste ? Elle vient de congédier 10 camarades, membres du Comité d'usine.

La maison Panhard croit-elle que cette insolence va passer comme une lettre à la poste ? Croit-elle que les discussions des « chefs » syndicaux et politiques vont empêcher les ouvriers de défendre en bloc leurs intérêts communs, qui n'ont rien à voir avec les tendances ?

Une réponse lui sera donnée ce soir, à 18 heures, salle de l'Utilité sociale, 94, boulevard Blanqui, où une grande réunion est organisée pour tout le personnel de chez Panhard.

(Voir en 3° page la suite des Grèves.)

HAUTECLAIRE.

La grève des Dockers anglais est générale

La rapacité du patronat n'a pas de bornes. Malgré les bénéfices scandaleux réalisés, pendant et après la guerre, par les compagnies de navigation, les armateurs prétendent affamer leur personnel et refusent à celui-ci un salaire suffisant relatif à la cherté de la vie.

Les dockers qui se sont mis en grève, afin de faire triompher leurs revendications, réclament une augmentation journalière de 2 shillings.

Les patrons refusent ? Les ouvriers anglais, avec une discipline remarquable, engagent la lutte. Tout le monde est dehors et le capitalisme cède, car l'organisation des dockers est puissante, et que ceux-ci ne reprendront le travail que lorsqu'ils auront obtenu satisfaction.

120.000 hommes sont sortis. Les ports sont déjà bloqués et les quais des grandes cités maritimes sont déserts.

Deux shillings par jour, messieurs les patrons, sans quoi la situation se corsera. L'Angleterre sera vite affamée et le peuple entier, grandant, vous obligera bien de répondre favorablement à la demande des dockers.

Faites-le donc de suite, ce sera plus simple.

Le lendemain du Grand Soir

Le lendemain du Grand Soir était enfin arrivé. La lutte avait été dure, non pas avec les « piliers » de la bourgeoisie, mais avec différentes catégories de « résistants ».

Le vieux régime s'était effondré de lui-même. Nogo-Sangha avait renversé Poincaré, la livre avait fait évanouir le dernier des francs, les patates étaient tellement montées haut, que les bons bougres descendirent de Belleville, de Ménilmontagne, de Montmartre et de Montrouge, vers le centre. La préfecture avait été prise sans coup férir. Les agents et les gardes avaient été habillés en écarlate et dirigés rue Grange-aux-Belles où s'était barricadé le dernier carré syndicaliste.

Ces imbéciles — les syndicalistes — voulaient faire une révolution impossible. Ils voulaient diriger eux-mêmes leur production, supprimer l'Etat, la police, la magistrature, l'armée, et organiser des communes et des régions, suivant le système fédéraliste. Pour cela, ils avaient pris possession des usines, des chemins de fer, des magasins généraux, etc. Il fallut les attaquer avec de la grosse artillerie et des gaz, et les ensevelir sous les ruines. Les survivants s'étaient réfugiés à la Grange-aux-Belles. Ils furent collés au mur gauche de la grande salle, et fusillés au pied d'une statue de la Liberté. Ce fut le Mur des Fédéralistes.

Le lendemain du Grand Soir était enfin arrivé. Paris manquait de pain, la campagne murmurait, les ouvriers ne voulaient pas reprendre le travail. Le comité-directeur tint conseil.

Devant ses disciples émerveillés, Bois dessina le plan d'une société russe, en plantant des petits drapeaux rouges sur les édicules.

Bouillat-Couturier fit un discours, et Machin pondit un article pour adapter sa personnalité à la situation. Pierre Monnayé fuma une pipe, tandis que le bonnetier Isaac fabriquait une paire de chaussettes... russes avec la dernière « liquette » de Pauvre Jacques.

Lagourde brisa un appareil téléphonique en voulant rétablir les communications. Homard était monté sur un hélicoptère. L'avait démolie sans un heurt. Le parachutiste Treintsky voulait partir pour la Pologne et y fonder une vraie république de camarades, en annexant Dantzig.

Malgré ces actions d'éclat, le conseil était fort ennuyé lorsque Jean Brécoat parut, accompagné de Suzette Gironde, promise au poste de directrice de la Tcheka. Le citoyen « 1910 », comme l'appelaient ses intimes, déclara : « Vous n'avez qu'à décréter la reprise du travail et mobiliser les ouvriers. Je me charge, avec deux gardes rouges, de porter les ordres de mobilisation à domicile. »

Cette proposition énergique ne fut pas retenue. Le conseil était de plus en plus perplexé. Comment réorganiser la production et assurer la consommation ?

Le sympathisant Piètre — ou le Piètre sympathisant — prit alors la parole sans ambages : « Camarades, nous sommes tous des consommateurs ; si nous voulons continuer à consommer, il nous faut des producteurs, et nous devons les chercher ailleurs qu'ici. Il faut faire une visite dans les hôpitaux auprès des blessés, et sauver les derniers syndicalistes. »

Hélas, c'était trop tard. Les derniers syndicalistes, anarchistes du reformisme, avaient été transportés à la morgue, et leurs dépouilles servaient aux professeurs Lévi et Trébovici pour démontrer cette vérité scientifique : la vidange des boyaux par le néo-marxisme intégral.

Le lendemain du Grand Soir était arrivé. La matinée avait été égayée par les dernières flammes rouges de la révolution. Un autre soir approchait qui n'était pas brillant, le crépuscule était venu, gris et sombre.

Le comité-directeur délibérait toujours sur le manque de pain à Paris, sur l'hostilité des paysans et sur la révolte des ouvriers. Le dessinateur, la face hébétée, suçait son crayon. L'orateur se parlait à lui-même, personne ne voulant plus l'entendre. L'encrier était vide, et l'écrivain aussi. Le fumeur avait cassé sa pipe. Les « élites » se tournaient les pouces et le dos, ce pendant que Suzette tirait la langue à Brécoat qui serrait sa ceinture.

Le généralissime faisait son baluchon. Le sympathisant était navré.

Le lendemain soir du Grand Soir était arrivé. Situation inchangée, sauf que la nuit était venue, une vraie nuit de la vieille époque capitaliste.

Le Grand Conseil délibérait encore. Bois était monté sur une échelle pour sucer son doigt. Le parleur s'était tu. Le rédacteur était assis sur les vingt-et-une conditions. Jean avait piqué une crise, et il subsistait, triste retour des choses, la dictature de ses lieutenants. Suzette était partie avec le militaire. Piétoff était à l'écart.

Minuit, l'heure du crime et des farces. Il n'y a plus qu'un nain sur un escabeau, et une ombre sympathisante. Et l'on entend ce soliloque du lilliputien : « S'il n'en reste qu'un, se serait celui-là. La révolution continue, se décrète la N. E. P. »

L'ombre de l'ombre, de plus en plus indécise, disparaît en exhalant cet ultime soupir : « Je crois bien qu'ils ont tué la révolution, en tuant le syndicalisme ! »

Le surlendemain du Grand Soir était arrivé. La Nep fonctionnait, et la misère aussi. Les paysans reprenaient la charrue, et les ouvriers les outils. La société, poussée par l'instinct de conservation, continuait sa lamentable existence. Les cabotins du grand drame jouaient aux conducteurs de peuples.

Un Esquimaux, qui voyait la « civilisation » pour la deuxième fois, retourna bien vite au Pôle Nord en disant : « Mais il n'y a rien de changé dans le vieux continent, sauf les couleurs et les chefs. C'est comme chez nous, il y a toujours des pêcheurs et des phoques. En fait de révolution, ces pauvres indigènes n'ont connu qu'une toute petite et très fugitive aurore boréale. »

PAUVRE JACQUES.

Au Salon des Indépendants

TROISIEME VISITE

Helen Hawrr peint de curieux types de la vieille Angleterre, avec un réel talent descriptif.

Les toiles d'André HOFER témoignent d'une grande puissance constructive.

Edouard GOERG présente deux toiles remarquables. Dans *Le Gourmand*, l'animation du personnage et de ses compagnons provient vraiment des « bonnes choses » qui les entourent. Il y a de la gourmandise dans l'atmosphère. Les *Boulevards* se meuvent. Il y a là un admirable effort pour exprimer le déplacement des masses. Goerg fait vivre la rue : les voitures roulent, les passants marchent.

Allez voir le *Port*, d'André LUCRE. L'artiste ne s'est pas placé devant un paysage pour le fixer, l'arrêter. Comme Goerg, il a voulu transposer la vie d'un moment, en utilisant les volumes d'un lieu. Voici des bateaux qui évoluent, d'autres qui accostent : cela grouille d'activité.

Quelle variété d'expression chez André LHOÛTE ! Quand on se rappelle son bal populaire de l'an passé, et que l'on goûte le charme vivant de ce *Port*, on se dit que celui qui peut à la fois ces deux œuvres est un grand artiste.

Nous voici au pays de la lumière. Georges MAILLIEZ inonde d'une chaude nappe violette son *Nu sous l'arbre*.

René MARCA a le sens de la vie décorative. J'aimerais avoir dans une claire maison au plafond haut, au-dessus des portes d'une salle de repos, ses deux toiles rondes : le *Déshonneur* et le *Breuveux*, où chantent les lignes sagement voluptueuses et les tons enjoués de ses femmes multicolores.

Yvonne MARESCAL fait travailler, d'un beau mouvement robuste, dans les grands bleus en plein soleil, ses *Faucheuses*.

Jean-Dominique MARINI est bien de chez lui. Il met dans ses œuvres toute la vie intense, stridente, passionnée de la Corse. J'aime sa grande figure de « ragazza » à la chair tannée de soleil et aux « yeux bleus ».

D'Henry MARROT, le *Parc de Saint-Cloud*, jeu très vivant de bleus et de verts qu'allume au premier plan le rouge vif d'un parterre. Dans la *Robe jaune* on retrouve les mêmes qualités de solide et harmonieuse composition, de coloris lumineux.

René MENDES-FRANCE est un poète qui s'exprime en peinture. Quels charmes divers nous aimons dans ces deux tableaux séduisants par leur chanson. L'un, *L'Etranger*, représente, assis dans un bar nocturne, devant une menthe verte, un grand nègre aux cheveux dressés que contemplent naïvement deux petites femmes debout à côté de lui. L'autre, *L'Aveugle*, joue de l'accordéon seul dans une forêt où la lumière s'idéalise.

Poète aussi, René-Henry MEURISSE, poète de l'Hellade, par la pureté de ses nus allongés dans une lumière nette.

La Femme blonde, de Serge-Henri MOREAU, langoureusement étendue parmi les violettes et les ors éteints est d'un grand charme reposé et reposant.

Et voici, de Luc-Albert MOREAU, en une suite de lithographies pour le tableau de *L'Amour Vénal*, de Francis CARCO, une extraordinaire vision de prostituées charnelles. Cela est taillé en pleine matière arrêtée solidement.

Louis NEILLOT peint, en pleine lumière chaude, des chairs et des natures qui, en dépit du catalogue, ne sont fichtrement pas mortes.

Les *Jeunes gens en marche*, d'Henri OLIVE, sont animés d'un beau mouvement. Quel heureux vent les pousse !

Ferdinand OLIVIER transporte par l'art, dans son tout de toile, toute la belle humidité marine de Maritimes.

ZINGA lance en pleine tourmente, dans le grand vent du large qui les soulève avec les flots crayeux, les belles voiles bleues et rouges.

Il y a un grand charme reposant dans l'art classique d'Adrien THIVENOT.

Vous aimerez la santé et la distinction du groupe maternel de SIGRIST.

Et, avant de quitter le Salon des Indépendants, vous vous arrêterez longtemps devant les œuvres d'Hélène PERDRIAT, afin d'en garder pour tout l'hiver la vision même du printemps.

Dans la *Fiancée* et les *Vacances* il y a des jeunes filles comme seule peut les concevoir Hélène Perdriat, avec des yeux doucement rêveurs, naïvement amoureux de la vie. C'est, dans un enchantement des couleurs les plus fraîches, parmi les guirlandes de fleurs et de fruits d'on ne sait quels cieux d'Antilles, le grand charme dolent des attitudes calines.

Hélène Perdriat nous apporte le plus pur bouquet, le plus naïf, le plus sain de ce Salon qui, en somme, ne manque ni de santé, ni d'agrément. Les peintres, en 1923, ont bien travaillé.

Le Fauve enragé.

Les hypocrites

Le Grand Parti des Masses a eu beau mentir dans sa presse aux éditions multiples et variées, le public éclairé sait à quel s'en tenir sur les responsabilités du drame de la Grange-aux-Belles.

Dans la région lyonnaise, le bourrage n'a guère réussi, malgré le tam-tam qui a été fait aussitôt avec le congrès communiste. Nous n'avons rien cru de la diversion tentée sur le camarade Boudoux, pas plus que de la pseudo-agression de Treint à Lyon.

Si les adhérents du P. C. avaient encore un peu de bon sens, ils seraient dégoûtés du ridicule et de l'odieux, joués par leur état-major. Un parti qui recrute parmi les patrons, les mercantis, les policiers, et qui est dirigé par des fromagistes invétérés, peut-il prétendre au titre d'ouvrier et de révolutionnaire ?

Les partisans de la dictature sur le prolétariat, les fascistes aux chemises rouges se sont déshonorés par le crime du 11 janvier. C'est fini pour eux dans le Rhône, car nous nous souvenons de leur attitude provocante à une réunion de la mairie du 6^e, en octobre dernier. Si la lutte ne fut pas fratricide, c'est grâce au sang-froid du camarade Leclair, secrétaire de l'Union départementale.

Les ouvriers feront le vide autour de ces haineux hypocrites et viendront grossir les rangs des groupements d'émancipation.

Cl. JOURNET.

Pour les mômes

Je causais hier avec une maman. (Elle ne m'a pas interdit de citer son nom, mais la discrétion veut que je le taise). Cette maman — une maman plus vieille que jeune, hélas ! — se lamentait.

« Les femmes sont bêtes. Au lieu de s'unir, celles qui savent coudre et confectionner des effets d'enfants, s'ignorent par paresse — par égoïsme — ou parce que rien ne les rapproche. Nul ne leur signale les misères, ou même les familles où l'on « tire le diable par la queue ». Quelques-unes de ces femmes ne veulent rien faire. Mais tant d'autres qui voudraient faire ne peuvent pas ou font trop peu, selon leur cœur... »

Ainsi, à peu près, me dit la maman ; une maman dont les enfants sont grands, qui eut du mal à les élever, étant toujours en lutte contre les lois, les convenances, les qu'en-dira-t-on.

Cette maman fait déjà tout ce qu'elle peut, sous forme de brassières, de bas, de chaussons, que sais-je ? pour les crèches ou autres œuvres durant ses loisirs restreints. Mais elle se désole de ne pas faire davantage encore.

J'ai dit : « Veux-tu que je trouve des mômes, dont les mamans seraient heureuses d'être un peu aidées ? »

Sur son affirmation : — Et dans quel milieu ?

— Dans tous !

— Même chez les anarchistes ?... Elle haussa les épaules. Quoique bourgeoise, elle est sage et sensée — très sage et très sensée. « Les petits gosses sont les mêmes partout. Le parti m'est égal. Mon parti à moi, c'est le parti à secourir : c'est celui de la médiocrité pécuniaire. Mon parti, c'est le parti où l'on souffre ! »

Alors, j'ai embrassé la maman.

Et puis, j'ai écrit ces lignes.

Et puis, maintenant, je m'adresse à tous ceux qui connaissent des mamans qui ont du mal à élever leurs petits ; des mamans qui travaillent pour un patron et n'ont pas le temps de faire des vêtements à leurs gosses. Je leur demande de m'écrire au journal, de me donner l'âge et le sexe de ces mômes qui souffrent ; la maman que je connais fera tout ce qu'elle peut pour eux...

Ecrivez-moi, camarades.

Et puis, j'adresse aussi aux femmes qui savent coudre ou tricoter : je leur demande d'aider, si elles ont un peu de loisirs, celles qui sont plus pauvres qu'elles.

Ainsi, tous et toutes, nous serons heureux d'avoir fait preuve d'un peu de L'Art — d'abord pour l'enfant et la mère — et ensuite pour notre idéal, pour l'anarchie.

André CAUCHOIS.

Retenons ces aveux

Lors de la discussion du double décime à la Chambre, le député Engerand, du Calvados et du Bloc national, a fourni quelques arguments contre le régime bourgeois :

— « Le change est toujours un prétexte à la hausse. »

— « Il y a 20 milliards de francs papier entre les mains des étrangers » (ce qui permet aux détenteurs d'influencer le change et ce qui prouve que le capital et les capitalistes n'ont pas de patrie).

— « D'autre part, il y a 3 milliards d'or cachés, avec lesquels nous pourrions racheter la moitié des francs-papier qui sont à l'étranger. »

— « La formule de notre haute métallurgie est de produire peu pour vendre cher. »

— « L'Allemagne paiera, est une formule de paresse. Il faut lui en substituer une autre : la France travaillera. » (C'est-à-dire la France ouvrière paiera car les Engerand et ses pareils sont exempts de travail).

M. Engerand l'a d'ailleurs indiqué. Il a prétendu inexactement que les ouvriers mineurs ne travaillaient que 6 heures et 1/2 par jour, alors qu'ils font 8 heures et plus. Il prétend qu'avec une heure de travail en plus par jour les 280.000 mineurs produiraient 5 millions de tonnes de charbon en supplément, ce qui éviterait d'acheter de la houille anglaise et économiserait sept cents millions.

Et voilà ! Les mineurs doivent payer la « victoire ». M. Engerand est d'ailleurs prêt à donner l'exemple du sacrifice, en offrant ce qu'il a de plus cher au monde : des tableaux du Louvre et de Versailles.

Chacun fait ce qu'il peut. Moi, j'offre l'image de ma première communion, avec le cadre. — B.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 h. 15 : *Antar*.

OPERA-COMIQUE. — 20 h. Le Jongleur de Notre-Dame ; *Pailasse*.

VAUDEVILLE. — 20 h. 30 : *Ciboulette* (Musique de Reynaldo Hahn).

TRIAXION-LYRIQUE (Boulevard Rochechouart). — 20 h. 30 : *Rip*.

DRAMES, Comédies et Genre

COMEDIE FRANÇAISE. — 20 h. 30 : *L'Infini* ; *L'Aventurier*.

ODEON. — 20 h. 30 : *Le Cid* ; *L'Epreuve*.

THEATRE CORA-LAPARCERIE. — 20 h. 30 : *Plus que Reine*.

VAUDEVILLE. — 20 h. 30 : *La Femme nue*, de Henry Bataille.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : *Le Grillon du Foyer*.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — Au seul du Royaume...

THEATRE DES ARTS. — 20 h. 45 : *L'Epreuve du Bonheur*.

VIEUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — 20 h. 45 : Il faut que chacun soit à sa place.

MONTMARTRE-ATELIER (place Dancourt). — 20 h. 45 : Voulez-vous jouer avec nous ?

ALBERT-JER (troupe du Canard sauvage). — 21 h. : *Coq d'or*.

THEATRE DES MATHURINS. — 20 h. 45 : *Ce que Femme veut*.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h. Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, etc. — Ce sont les pitres à revue.

LE CARILLON. — A 21 h. La Revue.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h. Les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Remington, etc. et la revue « T'es bête ».

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abesses). — A 21 h. Charles d'Avray et ses chansonniers.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Je viens de lire dans *Le Réveil* de l'Esclavage une communication de La Ligue pour la Reconnaissance de l'Objection de Conscience. Je ne connaissais les buts de cette nouvelle association que par leur réputation dans l'En Dehors. Pour ceux qui comme moi les ignoraient, les voici dans toute leur émouvante simplicité : « De quoi s'agit-il ? De ceci : Faire légitimer par l'Etat, en temps de paix comme en temps de guerre, le refus de porter les armes, de « servir » pour l'individu à qui ses opinions philosophiques, morales ou religieuses interdisent un tel acte. »

Le principe d'objection de conscience, dit le manifeste, « peut et doit être revendiqué par tout pacifiste de cœur et d'esprit, qu'il soit anarchiste, tolstoïen, libertaire, chrétien, socialiste ou simplement et purement pacifiste. »

Bien qu'« anarchiste de société future », je ne suis pas prophète, mais cela ne m'empêcherait pas que cette ligne originale ne trouve avant peu de nombreux adhérents — car ils sont légion ceux qui avant tout et en toutes circonstances ont ce désir, sans doute bien légitime : sauver sa peau.

Les patriotes professionnels ont suffisamment démontré, au cours de la dernière boucherie, qu'ils avaient autant que n'importe lequel des « objecteurs » un dépôt aussi profond que personnel du port d'armes, du pas cadencé et de l'enterrement sommaire dans le trou d'obus le plus proche.

Mais cette répugnance au noble métier des armes était strictement limitée à leurs individualités, qu'elles soient Barrès, Daudet ou Cachin. Tous ces personnages trouvaient très naturel qu'une vulgaire plèbe s'entrete pour le droit, la justice, et l'antimilitarisme... allemand, bien entendu... De plus ils n'ont pas besoin, pour garantir leur précieuse bidache, de faire partie d'une ligue quelconque, elle l'est par le gouvernement !...

C'est justement ce que désirent ceux qui lancent cette idée en France, ils veulent être garantis par l'Etat contre les risques militaires de paix et de guerre. C'est une sage précaution !...

Des personnages éminents font partie du comité de patronage de la Ligue, entre autres : H.-L. Follin, le républicain supranationaliste ; Léo Poldès, l'exhibiteur de tant de phénomènes, etc., etc.

Une fois la Ligue reconnue par les autorités de ce pays, une question très importante sera étudiée, celle du service civil pour les réfractaires. « Selon des dispositions conservant au maximum la personnalité de l'objecteur et le caractère humanitaire de son attitude. »

Le Danemark, la Suède, la Norvège, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, ont édicté ou ont mis à l'étude des lois sur le service civil.

Au lieu de balayer la cour et de jouer à la petite ou à la grande guerre, les « réfractaires » brevétés par le gouvernement pourraient être occupés à d'hygiéniques travaux dans les forêts et la montagne, assez loin pour ne pas être troublés par le sifflement des balles ou l'éclatement des torpilles.

Je vous le dis, ce serait le rêve !... Mais cela dénote selon moi, chez des gens qui se prétendent réalistes, une dose de naïveté, vraiment stupéfiante. Et, je puis bien le dire, parce que je le pense, cet antimilitarisme, de tout repos, est inefficace.

Quand bien même l'Etat exempterait du service militaire, même de tout service, quelques milliers d'individus, choisis parmi les adhérents de la Ligue, cela suffirait-il pour empêcher la guerre ?

Et si le nombre des « objecteurs » étant devenu assez fort pour porter ombrage à l'Etat protecteur, celui-ci supprimerait brutalement le privilège accordé, quelle sera alors l'attitude des ex-protégés ? Se laisseront-ils armer, ou s'ils refusent, emprisonner, voire massacrer, sans dire oui ! tant est grand le dégoût qu'une arme leur inspire ? Les deux alternatives sont possibles. Il se pourrait aussi que ces « réalistes » deviennent d'un seul coup, par la force des choses, des partisans « du tout ou rien » et se décident à vendre chèrement leur peau. S'il y a des naifs qui croient que l'on peut être un réfractaire estampillé par le gouvernement, je crois de mon devoir, bien que je ne sois pas payé pour cela, de les mettre en garde contre de trop cruelles désillusions.

Pierre MUALDES.

Une adhésion sensationnelle.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le syndicat des « Fossoyeurs du Syndicalisme » vient d'adhérer à la Fédération des Employés et ouvriers des services publics et au comité intersyndical des cimetières.

Le bureau du dit syndicat est ainsi composé :

Secrétaire général : Capitaine Treint ; 1^{er} secrétaire adjoint : Monmousseau ; 2^e secrétaire adjoint : Gourdeaux ; 3^e secrétaire adjoint : Sauvage ; Trésorier général : Monatte ; Trésorier adjoint : Raynaud ; Archiviste : Sémard ;

Délégué au conseil syndical : Suz. Girault ; Délégué aux œuvres sociales : Brançon.

Les citoyens Cachin et Bouillant-Voiturier ont été admis comme membres honoraires. Ils sont chargés de porter les couronnes aux obseques.

©©©

Quelques « ouvriers » du P. C.

Chacun le sait, Moscou a prescrit des candidatures sérieusement ouvrières pour la prochaine foire électorale.

C'est ainsi que la Fédération communiste de l'Allier a désigné le citoyen Montusès-Thivrier, le genre de l'ancien député à la blouse.

Le vieux Christou — comme on dit dans le Bourbonnais — est mort en laissant quelques pistoles dans les poches de la blouse. Ses enfants sont devenus riches grâce à la popularité du père, grâce au commerce de vins et à l'exploitation de houillères. A la grève de février 1923, la famille Thivrier-

Montusès fut la dernière à céder aux revendications des mineurs unitaires.

Ce Montusès était tout qualifié pour être le candidat du prolétariat révolutionnaire.

Dans le Gard, comme candidats communistes, il y a le citoyen Queyranne, proprio ayant cheval et voiture, et le « camarade » Béchard, qui se dit « ouvrier agricole », alors qu'il est propriétaire viticulteur et membre de la société patronale des Agriculteurs du Gard.

A côté de ces deux salariés indiscutables, il y a le « syndicaliste » Danès, secrétaire appointé de la section des hospitaliers de la Seine, lequel se sert de sa fonction syndicale pour faire de la politique, et qui se fait payer par les syndiqués pour soigner sa réclamation électorale.

Peut-on s'étonner, après cela, qu'il y ait des indépendants et des autonomes ?

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— *Le Fleuve*, pages libres, organise un concours littéraire entre tous les écrivains de langue française, à l'exclusion de ceux qui, nés en province, habitent Paris. Cinq romans, retenus par un jury littéraire, seront édités gratuitement au cours de l'année 1924.

(M. Marius Riollot, directeur du *Fleuve*, 1, rue de l'Abbaye-d'Ainay, à Lyon.)

Décidément, une épidémie de concours s'est abattue sur notre pays...

— On annonce un nouvel organe d'information littéraire : *Le Journal littéraire*.

— On annonce également deux nouvelles revues : l'une, *Le Rouge et le Noir*, dont les destinées seront assurées par MM. Duvernois, Sacha Guityr, Léon Treich, Eugène Marsan et Mme Gérard d'Houville. L'autre : *Les Equipes nouvelles*.

NOTULES :

L'Art et les Végétaux. — Dans le *Néo-Naturalien*, Henry Le Fèvre parle du « Rôle de l'Art et de la Pensée dans la vie naturelle. » Et il écrit :

« L'Art doit se réaliser dans la vie, dans la nature, il doit être partout où l'activité se manifeste, il doit embellir les gestes de l'homme et les objets dont il se sert. »

« L'Art, pour nous, ce ne sont plus ces objets d'utilité discutables qui encombrant certains bâtiments et se confondent avec le luxe insolent. »

« Nous déplorons l'art maladif de toute une lignée de producteurs rongés par un mal inconnu tenant autant de l'ennui que de l'incompréhension des choses, ces producteurs montrent par là que sur eux pèse un fardeau invisible de plusieurs siècles de civilisation, de déformations et d'hérédités de toutes sortes. »

« Nous déplorons l'art satanique, conçu par les amants des villes tentaculaires, par les peintres et les chanteurs du mouvement infernal de la ville, de l'usine et des lieux de folie. »

« A ces producteurs je dis : La vie, compliquée, éternelle, atrophie et épuise ; en art comme en toutes choses, vous vous usez à des productions inutiles et compliquées et nous nous épuisons à en découvrir le sens qui n'est pas d'intuition naturelle. »

« Nous, nous songeons à l'art utilitaire, eh oui ! je songe également à l'art vrai, vibrant aux souffles de la nature, l'art appliqué à la vie, nous tendons vers une beauté complète et je souhaite la réalisation d'un art perceptif et fugitif, un art imprégné de l'éternel renouveau de la nature où les visions sont fugitives, un art plus naturel dégagé des figures géométriques sans vie. »

« L'Art, il est dans la vie, dans les actes de l'homme, dans la sandale, dans le peplum, dans la tunique, dans le diadème indispensable à la chevelure en liesse, dans la ceinture, dans la poterie, dans le vase, dans cent choses utiles, que l'homme aura formées pour lui et par lui. »

« L'Art utilitaire, il se manifestera par quelques statues montrant le chemin au pas sager égaré au sortir du bois ou de la vallée il sera dans la figure prévenante ou effarée que l'artiste donnera au bloc qui préviendra le voyageur que là-bas il y a le marais ou la fondrière. Autant de choses, d'expressions poignantes, remplaçant les banalités des privilèges parfois insensibles. »

« Enfin l'Art, c'est la vie libératrice et esthétique de l'homme en communion avec les beautés de la Nature. »

Je ne suis pas tout à fait de l'avis d'Henry Le Fèvre. Pour certaines natures plus délicates (moins « saines » si vous voulez) un peu de superflu est parfois plus indispensable que tout le nécessaire.

Et puis, lorsque les naturalistes nous disent : « L'Art est dans la sandale, dans le peplum, dans la tunique, etc... », je proteste. Les Grecs sont morts, vivent les Grecs. Mais ne les plagions pas. Ils ont eu leur époque. Nous avons notre siècle. Ils ont eu leurs boucliers, nous avons la chanson des dynamos. La vie marche, l'art suit.

Et

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Ainsi que nous le prévoyions le gouvernement travailliste anglais traverse une crise de laquelle il ne sortira que difficilement. La récente déclaration de M. MacDonald, relative à sa politique générale, a ouvert les yeux du prolétariat anglais, et le Labour Party, qui jusqu'à ce jour était solidaire en son entier du nouveau gouvernement, va se trouver divisé et le cabinet travailliste qui ne vit actuellement qu'avec le soutien du parti libéral, sera incapable d'assurer son existence sans la collaboration effective du parti travailliste entier.

Nous avons signalé l'ultimatum adressé par M. Asquith à M. MacDonald. Un des quartiers les plus populaires de Londres, le quartier de Poplar, se trouve, grâce à sa municipalité socialiste privilégiée, dans la distribution des secours de chômage. Certains ouvriers sans travail touchent, en raison du barème établi qui s'appuie sur le nombre d'enfants, un secours supérieur au salaire d'un ouvrier. Le budget de la municipalité se trouve de ce fait déficitaire, et des troubles ont surgi précédemment, la municipalité de Poplar refusant de payer au gouvernement la redevance que chaque commune doit à l'Etat.

Le parti libéral avec M. Asquith a sa tête insérée pour que cesse cet état de choses, et menace d'abandonner le gouvernement si celui-ci ne prend pas immédiatement ces mesures à cet effet.

Mais si MacDonald répond favorablement à l'ultimatum de M. Asquith et désavoue son ministre de l'Hygiène, M. Wheatley, qui entend ne rien abroger aux décisions de la municipalité socialiste londonienne, il ne peut le faire sans courir l'hostilité des groupes extrémistes du Labour Party, qui se désolidarisent immédiatement du gouvernement travailliste.

Il est donc clair que, d'une façon ou d'une autre, le « cabinet ouvrier » se trouve dans un cercle vicieux, duquel il ne pourra sortir. Il est condamné à vivre avec l'appui des forces bourgeoises et capitalistes ou de mourir, ce qui démontre suffisamment qu'un gouvernement aussi bien intentionné soit-il ne peut absolument rien pour le bonheur du peuple.

En Allemagne la situation du Palatinat semble s'être calmée. L'état de siège et de terreur qui a été proclamé par les autorités alliées est sans doute la raison. La sûreté militaire a procédé à de nombreuses arrestations, et il est à redouter — comme cela se produit chaque fois qu'une autorité brutale arrête les mouvements collectifs — que la seule résultante des mesures prises sera l'action individuelle.

Tant que subsisteront les causes profondes de l'instabilité palatine, subsisteront aussi ses effets désastreux.

La guerre déchaîne toute une série de crimes qui se perpétuent même lorsqu'une paix relative est signée, car dans la société viciée que nous subissons, la paix n'est qu'une entracte entre deux guerres.

Si l'on veut, sincèrement, lutter contre ces effets il faut donc en détruire les causes et c'est à cette besogne que se sont attachés les anarchistes.

Espérons qu'ils réussiront.

J. G.

ANGLETERRE

LA PRESSE ET LA GREVE DES DOCKERS

Londres, 16 février. — Les journaux du dimanche sont d'avis que la grève des dockers, qu'ils déplorent, aurait dû et aurait pu être évitée. Ils en imputent la responsabilité à l'attitude des patrons. Un organe va même jusqu'à accuser le gouvernement d'encourager de tels désordres.

Le Sunday Times estime que les revendications des dockers sont plus justifiées que ne l'étaient celles des mécaniciens et il dit qu'au début les autorités des ports et les patrons ont été mal avisés en répondant par un refus catégorique aux demandes des dockers. Toutefois, le journal aime à croire que le gouvernement saura mettre fin rapidement à la crise actuelle, dont les conséquences peuvent être des plus graves pour l'industrie anglaise.

L'Observer prévoit un blocus de l'Angleterre, blocus plus efficace que celui qu'aurait pu exercer sur le pays toute puissance étrangère. Le journal impute à la tactique égoïste et mal inspirée des patrons la cause de la grève actuelle. Il en conclut que l'avènement au pouvoir d'un gouvernement travailliste constitue, somme toute, un encouragement plutôt qu'autre chose à troubler l'industrie.

Le Weekly Dispatch qualifie de désastreuse la crise actuelle et demande que pas une seule minute ne soit perdue en vue d'apporter un règlement de la question.

Londres, 16 février. — Les dockers de Liverpool, Plymouth, Southampton, Bristol, Glasgow du Sud du Pays de Galles et d'autres ports ont cessé le travail.

LES TRANSPORTS SONT SOLIDAIRES
Londres, 17 février. — On annonce — mais aucun communiqué officiel n'a été fait à ce sujet — que le comité national de grève qui a tenu son premier meeting à Westminster a voté une résolution ordonnant à tous les travailleurs des transports de refuser de camionner des marchandises en provenance ou à destination des quais et des entrepôts pendant la durée de la grève.

LES CHEMINOTS AUSSI

Londres, 16 février. — La grève des dockers affecte immédiatement une dizaine de milliers d'hommes des docks du Sud du Pays de Galles. Dans plusieurs ports, les navires n'ont pas pu être déchargés et à mesure que les navires arrivent l'embouteillage augmente encore, les charbonnages souffriront particulièrement ; des milliers de mineurs seront réduits au chômage.

Cet après-midi, 5.000 dockers avaient cessé le travail à Glasgow ; dans le voisinage, se trouvaient près de 80 vapeurs en voie de chargement ou de déchargement.

A Liverpool et dans le voisinage, environ 30.000 dockers, plusieurs milliers de cheminots des gares de marchandises et les employés des entrepôts frigorifiques ont cessé le travail.

ALLEMAGNE

REPRESSION ALLIEE

Coblence 17 février. — La Sûreté militaire vient d'arrêter un nommé Kettler, étudiant nationaliste, comme complice de l'attentat perpétré il y a quelques jours contre le maire de Roxelheim (Palatinat). Il a été trouvé chez lui une balle de revolver du même calibre que celles qui ont été tirées sur le maire de Roxelheim.

De nombreuses arrestations ont été opérées également par la Sûreté militaire avant-hier et hier à la suite des attentats de Pirmasens. Il est établi que ces attentats ont été préparés en territoire non occupé par les organisations nationalistes.

A Kaiserslautern, le chef de la police et deux agents de son service ont été arrêtés comme instigateurs des troubles qui ont eu lieu dans cette ville. Six nouvelles arrestations ont été opérées ce matin à Pirmasens.

Si c'est de cette façon que les gouvernements alliés espèrent rétablir le calme en Allemagne, ils se trompent.

Ils ne peuvent par leurs mesures de coercition qu'intensifier la haine réciproque et nous entraîner dans de nouveaux conflits.

ÉTATS-UNIS

LA BIBLIOTHEQUE DE M. MORGAN TRANSFORMEE EN FONDATION PERPETUELLE

Washington, 17 février. — Le financier américain, M. Morgan, a décidé de transformer en fondation perpétuelle pour les érudits, la bibliothèque de son père et le terrain sur lequel elle est construite.

Cette bibliothèque, dont la valeur actuelle est estimée à 7 millions de dollars, sera pourvue d'une dotation d'un million et demi de dollars.

POLOGNE

AVEC NOTRE ARGENT

Varsovie, 17 février. — M. Albert Thomas, directeur du Bureau international du travail, est attendu à Varsovie où il arrivera le 20 février.

M. Albert Thomas sera l'hôte du gouvernement.

M. Albert Thomas, socialiste notoire, continue sa petite randonnée à travers le monde. Les 100.000 francs par an qu'il touche à la Société des Nations ne lui suffisent-ils pas ?

Nous aimerions le voir à Genève, dans un fauteuil, cela nous coûterait moins cher.

ITALIE

EBOULEMENT

Rome, 16 février. — A Doffi, près de Rome, trois ouvriers ont été tués par un éboulement survenu dans une carrière de pouzzolane.

A TRAVERS LE PAYS

MORT DE L'AMIRAL BOUÉ DE LAPEYRÈRE

Une dépêche de Pau annonce la mort de l'amiral Boué de Lapeyrière.

Né le 18 janvier 1852, l'amiral Boué de Lapeyrière avait été ministre de la marine de juillet 1909 à novembre 1910.

Au cours de la guerre, il dirigea les premières opérations des Dardanelles.

Il était bien oublié déjà, ce qui montre la fragilité des gloires basées sur l'épée et le sang.

ACCIDENTS DE MER

On annonce de Marseille que le vapeur italien *Francisco*, attaché au port de Catane, venant d'Espagne avec un chargement de minerais, s'est échoué ce matin sur les hauts fonds au large de la Couronne-Carro.

L'équipage est resté à bord. Le navire cherche à se renflouer par ses propres moyens ; des remorqueurs sont partis de Marseille pour aller à son secours.

La mer est calme.

D'autre part, la station radiotélégraphique a intercepté un message transmis par le vapeur *Compiègne*, des Messageries Maritimes, et d'après lequel le *Chellif* était mouillé approximativement par 38° 53' de latitude Nord, et 0° 08' de longitude Est. Une partie de l'équipage était restée à bord.

LES HUIT HEURES

La Fédération régulière des mineurs du Gard adresse aux ouvriers un appel pour défendre la journée de huit heures et les salaires. Elle rappelle les décisions que les congrès d'Angers en 1922, et de Paris en 1923, ont prises en vue d'une action dans le cas où le Parlement porterait atteinte à la journée de huit heures.

Il faut que les travailleurs se soutiennent, et que l'offensive patronale contre les huit heures ne soit qu'un vaste four... bien mérité.

LA GREVE CONTINUE

La tentative d'arbitrage faite par le juge de paix d'Alais entre les patrons filateurs et les ouvriers n'a pas abouti. Les patrons n'ont pas consenti à élever l'offre faite de cinquante centimes d'augmentation. Les filateurs ont décidé de continuer la grève.

DRAME DE L'ALCOOL

Parce que sa femme, lasse des mauvais traitements subis l'avait quitté, le mineur François Joly, âgé de 50 ans, d'Haillcourt, ivrogne invétéré, père de six enfants, est allé la trouver à son travail et l'a tuée de deux coups de couteau. L'assassin a été arrêté.

C'est en apprenant de pareils drames que ceux qui ont une trop forte propension à boire devraient essayer de se débarrasser de leur vice.

L'ivrognerie est une calamité.

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

20.000 grévistes à Paris

(Suite)

DANS LA CHAUSSURE

La Maison Montoux

On ne badine pas chez Montoux avec l'honnêteté. Beaucoup moins qu'avec la loyauté. Deux ouvriers polonais, en se chaussant, au plus juste prix, voulaient résoudre en partie la question de la vie chère et récupérer quelque peu leur part de production, mais il va leur en cuire.

Ah, ce bon M. Marcel, quel type ! Il veut faire payer la guerre à ses serfs du bagne de la rue Bolivar, la guerre qu'il a gagnée lui, à Limoges.

Par contre, il faut lui rendre cette justice qu'il était temps que la guerre finisse, car la fabrication des chaussures militaires avait mis les établissements Marcel Montoux à deux doigts de la faillite.

M. Montoux, par des procédés obliques avait réussi en 1920 à troubler la conscience de classe des travailleurs de « sa » maison. Oh, c'est un malin ! Il défend sa classe en remplissant sa caisse. Alors qu'il fait prendre au syndicat patronal la décision de 1 fr. 50 au maximum ; alors que beaucoup de patrons se considèrent comme liés par cette décision, M. Montoux s'en moque et donne des primes de 15 et 20 francs en abondance et fait annoncer des augmentations de tarif aux pièces. Comme loyauté et honnêteté, ce n'est pas mal !

La part du feu est aussi la part du maître.

TRAVAILLEURS DE LA CHAUSSURE

Tout le monde ce matin aux réunions, à 9 heures : à la Belleville, 23, rue Boyer ; à la Bourse du travail ; à l'Utilité Sociale, boulevard Auguste-Blanqui ; Salle Garrigère, rue Ordener (189).

Seuls seront au travail les ouvriers des 18 maisons ayant signé avec le syndicat.

Le syndicat a la certitude que la jamaise ne sévira pas dans la chaussure et que la victoire, déjà partielle, sera complète avant peu.

DANS LE CHAUFFAGE

La maison Sulzer

La grève de cette maison continue. Les grévistes réunis dimanche matin Bourse du travail, ont enregistré avec satisfaction les résultats obtenus par la tournée des chantiers du samedi 15 février. Ils s'engagent à continuer l'action jusqu'à complète satisfaction et font appel aux quelques camarades qui n'ont pas encore répondu à l'ordre de grève, entre autres les camarades Malta, Schingl, Blatt, des magasins d'Aubervilliers.

Ils rappellent également au dénommé Chabert, caissier, qu'il n'est plus temps pour lui d'apprendre un métier manuel, et qu'il ait la sagesse de se cantonner dans ses chiffres, afin d'éviter la juste correction que pourrait lui valoir son zèle intempestif à vouloir nuire à nos camarades grévistes.

Autres maisons

Les camarades de la maison Rouff, ainsi que ceux de la maison « La Chaleur », rue de Vaugirard, qui ont quitté le chantier Citroën, sont instamment convoqués et priés de se faire connaître à l'ouverture de la réunion qui se tiendra Bourse du travail, salle Henri Perrault, ce soir, à 17 heures.

Les camarades monteurs en appareils sanitaires, ainsi que tous les monteurs en chauffage, travaillant en province, se doivent d'être solidaires du mouvement et rentrer immédiatement à Paris.

De la présence de tous dépend la réussite du mouvement.

Le Comité de grève.

Les monteurs en chauffage, réunis en assemblée générale, Bourse du travail, le dimanche 17 février, envisageant dans son ensemble le mouvement de grève de chez Sulzer, ont décidé de mener jusqu'au bout ce mouvement légitime. Soutenue par le syndicat, aucune défaillance n'aura lieu. Les maisons analogues vont être touchées inévitablement et viendront se joindre à leurs camarades en lutte.

Camarades, tous conscients et solidaires pour le triomphe de nos revendications.

Le Secrétaire : Courtois.

Permanence à la Bourse du travail tous les soirs, de 18 à 19 heures.

DANS PARIS ET SA BANLIEUE

BAH ! POUR UNE AUTO !..

Au boulevard Mémorial, des inspecteurs de la sûreté ont arrêté Poulat, ajusteur, habitant rue de Grenelle et Joseph Maurot, 24 ans, couvreur, rue Jean Nicot. On les accuse d'avoir volé une auto appartenant à M. Akar, avenue de la Bourdonnais. L'auto a été retrouvée.

Le Comité de grève.

Par suite d'un faux pas, alors qu'il travaillait à la réfection du toit d'un immeuble, rue David-Angers, M. Henri Meinard, 43 ans, couvreur, 17 rue de la Montagne, a fait une chute d'une hauteur de 15 mètres.

Le malheureux s'est fracassé le crâne sur la chaussée. Il a été tué net.

METAMORPHOSE !

Ce matin, dans un hôtel de la rue Victor-Massé, M. Louis Landeau, négociant de passage à Paris, constatait, à son réveil, que ses vêtements avaient disparu, ainsi que son portefeuille. Un complet usagé en avait pris la place.

CAMBRIOLAGE ET AGRESSION

Vers 2 h. 30, la nuit dernière, l'Arabe Amama ben Said Mohamed a été attaqué et dépouillé par cinq jeunes agresseurs dont quatre ont été arrêtés.

— On a cambriolé au 41 rue Richer, chez M. Pinède et au square Montholon, chez Mme Vve Grognère.

BRULEE VIVE

Une infirmière, Mme Saffray, âgée de 60 ans, qui s'était brûlée gravement à son domicile, à Clamart, avant-hier, et qui fut transportée à l'hôpital Cochin, y est morte ce matin.

En lisant les autres...

L'après-guerre des « héros »

M. Pierre Hamp, dans *Le Quotidien*, parle de la misère morale qui suit la guerre. Car c'est surtout de misère morale qu'il s'agit, et, sans misère morale, tant d'autres misères seraient évitées !..

Hamp nous parle d'un béquillard traversant la place de l'Opéra au milieu des limousines, et s'efforçant péniblement, sur ses pilons, pour ne pas se faire écraser :

Chacun tire sur l'autre. Les affaires sont difficiles. Il faut aller en voiture pour arriver premier. Il faut faire bonne impression. On ne peut pas refuser dix centimes d'augmentation au kilo à un marchand qui se dérange en limousine vernie.

Les dames aussi ne peuvent résister leurs affaires que par la bonne apparence.

On en voit qui, portant riche toilette, sont royalement secourus dans des véhicules faits pour six personnes, avec deux strapontins face à la marche. Une grande beauté ne peut se passer de voiture ; cela est réservé aux grandes infirmités.

Aucune de ces autos de luxe où il y avait tant de sièges vacants n'offrirait une place à l'homme aux béquilles.

Pourtant un loi pour proclamer que la réquisition des véhicules riches peut être exigée par les grands mutilés ?

Que de nobles choses nous ferions si nous savions nous passer du commandement de la loi et agir par honneur !

Nous sommes envers notre pays d'une indifférence que nous ne pouvons nous empêcher de corriger par l'impôt ou pour aider un pauvre homme, nous attendons la loi.

C'est à nous de corriger le régime parlementaire en modifiant les mœurs ; ce qui rendrait bien des lois inutiles et donnerait du loisir aux députés.

Soyons à nous-mêmes notre propre gouvernement.

Souvent nous pouvons rendre des arrêts immédiatement exécutoires, puisqu'ils ne dépendent que de nous, mais ils sont d'intérêt national, puisqu'ils s'appliquent au bien public.

Réflexions d'un artiste qui n'est pas anarchiste, mais qui n'en est pas moins un homme de cœur.

On reconnaît les Soviets

M. Georges Ponsot écrit dans *La Lanterne* :

La Norvège reconnaît les Soviets, après l'Angleterre et l'Italie. Quand nous échangerons avec Moscou des dépêches officielles, toutes les bonnes affaires commerciales et industrielles de la Russie auront été prises par nos anciens alliés, qui sont gens pratiques.

Mais certainement. Et la Russie des Soviets sera proclamée ce qu'elle est depuis longtemps : une quelconque République bourgeoise.

L'évêque et l'école laïque

Dans *L'ère nouvelle*, M. Gustave Rodrigues écrit :

Veut-on avoir une idée de la campagne menée contre l'école publique par nos bons cléricaux ? Il n'est que de lire le « Semeur », c'est-à-dire le journal où Mgr Gibier, évêque de Versailles, déverse hebdomadairement sa prose. La manchette seule est significative. Savourez-la : « C'est parce que les lois de la cité définissent la morale, la patrie, la famille, que les révolutionnaires en furent toujours partisans » Encore un cri de guerre civile, et qu'on pousse tous les huit jours.

On comprend, devant ces basses injures, l'indignation des instituteurs de Seine-et-Oise. Elle s'est exprimée dans un ordre du jour de félicitation, voté à l'unanimité par la section syndicale de leur Amicale. Ils ont justement rappelé, en relevant ces insinuations perfides et monstrueuses, que la laïque est au contraire « l'école de la tolérance, de l'esprit de famille et du patriotisme ».

Au surplus, il est assez piquant de voir formuler de telles attaques par des hommes dont la « tolérance » consiste à vanter la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes, l'« esprit de famille » à vivre éternellement dans le défilé, le « patriotisme » enfin à s'insurger contre la loi française sur les injonctions du pontife romain. C'est proprement la maison à l'envers et le triomphe de l'incohérence.

Quel est le républicain, si modéré soit-il, qui pourrait encore s'y tromper ?

L'évêque a étirement tort de s'insurger contre l'école laïque. Elle n'est pas si dangereuse que cela !

Que les instituteurs essaient donc de faire, à l'école, de l'antipatriotisme ou de l'antimilitarisme, et ils verront comme l'école laïque les flanquera à la porte !.. Et sans tarder...

Chez Tut-Ank-Ammon

On sait que l'on vient de mettre au jour la momie du fameux pharaon de la vallée des Rois.

Mme Cécile Sorel écrit dans *Paris-Soir*, à ce sujet, des réflexions sur l'art :

L'art est éternel, la vie est fugitive, qu'importe que l'homme succombe, esclave ou roi, il n'a pas le droit d'ensevelir de telles beautés. L'art incarne l'âme du pays, l'œuvre, l'apogée de l'homme doit lui survivre, être l'immortelle école qui formera d'autres artistes, d'autres génies ; c'est pour cela que le tombeau de Tut-Ank-Ammon, tabernacle de l'art, a été ouvert.

Mais elle ajoute :

Il fallait arracher au passé, pour le présent et l'avenir, le secret de cette idéalité perfectionnée de la source même de la vérité artistique, de la foi religieuse, que nous avons perdue, qui fut la grande inspiratrice du génie humain.

C'est elle qui nous projette à notre plus haute puissance par delà les étroites limites du corps que nous dépassons dans un élan de l'âme libérée, dans ce temps où le désir humain s'accroît pour forcer la grâce à descendre.

Nous n'aurions certes pas cru que Mme Cécile Sorel ait encore tant d'illusions, à son âge !..

De l'audace...

Quelqu'un qui a de l'audace, c'est le nommé Perspicio, qui écrit dans *L'Action Française*, au sujet de la lutte des salaires :

Les producteurs, qui se rendent compte du péril qu'ils courent, ont fait de leur côté tous leurs efforts pour retarder le plus longtemps possible la hausse sur leurs fabrications. Ils ont essayé de faire comprendre à leurs ouvriers que des salaires normaux étaient plus rémunérateurs en fin de compte que des salaires exagérés.

Voyez-vous ces ouvriers qui n'ont pas voulu comprendre que « des salaires normaux étaient plus rémunérateurs que des salaires exagérés » — quand !.. prix des denrées est lui-même si exagéré !

Que voulez-vous, M. Perspicio, tout le monde ne voit pas les choses avec votre subtilité... et vos rentes, sans doute...

LES THEATRES

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES

(Représentations du théâtre de la Licorne.)

« Les Epoux d'Heur-le-Port »

par Edouard Dujardin

Claudien le poète a rencontré dans l'asile de pauvres d'un port, une femme qu'il a aimée aussitôt passionnément. C'est « Rose Grande, la femme d'orgueil », la « rose de pourpre et de feu ». Il a voulu pour cette fiancée conquérir la richesse, et il s'en est allé, aux pays inconnus chercher fortune.

Le soir où commence la pièce, après avoir couru tous les dangers, bravé tous les périls, après un sinistre naufrage dont il est le seul rescapé, Claudien, « Claudien l'homme heureux », arrive dans la maison des pauvres où sa fiancée aide les malheureux, soigne les blessés et l'attend depuis dix ans.

Claudien rapporte une fortune immense. Cet homme et cette femme ont désormais « tout ce qu'ils avaient désiré ». A cette phrase jetée avec stupeur par les fiancés, répétée en écho mélancolique par « l'Ami » le rideau tombe sur la petite salle calme et rigide et froide du refuge.

Nous retrouvons au second acte les fiancés. Ils possèdent la joie longtemps attendue, bizarre, stupéfiante, semble-t-il, d'avoir touché le but de leurs espérances. Vont-ils être heureux ?

Hélas ! Claudien fixe Rose Grande et lui dit : « Tu es toujours la grande et toujours jeune, regarde-moi. Lis-tu sur mon visage la trace de mes souffrances ? Que sais-tu de mes luttes ? Sais-tu quels efforts m'ont coûté les richesses que j'apporte ? » — « Je sais, répondit-elle, n'ai-je pas lu tes lettres ? Ne t'ai-je pas suivi, par la pensée, dans ces contrées lointaines ?... N'ai-je pas relevé ton courage quand tu défailtais ?... Tu connais mes efforts, tu ne sais pas mes crimes, Rose Grande. Tu ne sais pas le mal qu'il faut oser pour devenir un homme riche. Comprends-moi, j'ai volé, j'ai pillé, j'ai donné des paroles que je n'aurais pu tenir, j'ai passé des marchés de trahison, j'ai brûlé la maison qui me gênait, où des enfants dormaient. J'ai tout fait Rose Grande, tout. J'ai été, voleur, criminel, justicier, bourreau.

Ce que j'ai fait ne serait rien peut-être, et j'oublierais. Ce qui est terrible, c'est d'être l'homme que je suis devenu. On ne fait point fortune en rimant des chansons. Claudien le poète est devenu Claudien le forban. J'ai horreur de moi-même et je suis indigne de toi. » Pour l'excuser, le consolateur, Rose Grande s'accuse : « Tu parles de la vie, l'imagines-tu la mienne. Me vois-tu ces dix années dans cette maison, regardant les plaies horribles des malades que je soignais avec des yeux qui s'auraient de ton image... Dix années j'ai tendu vers le ciel mon être tout épris des seuls biens de la terre ? Vois-tu mon fol orgueil et mon hypocrisie ? » Claudien qui souffre trop, lui jette l'anathème :

« Qui c'est toi, toi seule la responsable... toi seule à tout inspiré, tout voulu, tout mené. Je te hais, je te hais. Je rendrai le bien que j'ai usuré et je mourrai, je partirai seul sur mes tristes chemins.

« N'irez-vous pas vers Dieu lui dit la Supérieure du refuge.

« Mais il faudrait croire, ma mère » répond Claudien.

« N'irez-vous pas vers la vie et les choses de la vie ? » leur dit « l'Ami ».

N'êtes-vous point frère et sœur dans la douleur et dans la faute ? Partez ensemble. Ils partent ensemble en effet, sur le chemin sans but... Ils continuent à vivre.

Que deviennent-ils, on ne sait. Un soir on retrouve Rose Grande au village maternel, petit village endormi dans le calme bonheur. Tous l'attendent depuis le jour de son départ. Tous rêvent de la garder. Et la jeune fille, « l'Eglantine » d'autrefois semble revivre dans le soleil, silencieusement. A-t-elle trouvé « le bon repos, le sûr abri » ? Non, dès la première minute de solitude nous retrouvons Rose Grande, la femme d'orgueil. Elle suivra son destin, obéira à cette force qui est en elle, qui n'est pas elle et dont elle est esclave : Son désir. Ici se place une des scènes les plus originales et les plus fortes du rôle de la Rose Grande. Nous voici débarrassés de ces larmes qui d'un bout à l'autre de la pièce pleurent de la voix de Jeanne Huggard et semblent ajouter de l'eau à cette atmosphère de port désolé.

Au fait, en quel pays nordique et triste se trouve Heur-le-Port : port de l'honneur, port de Malheur, port du Destin ? Rose Grande s'épanouit brutalement, s'élève dans la connaissance brutale d'elle-même et de son destin, lequel est de suivre une force qui est en elle, qui n'est pas elle, et dont pourtant elle est esclave : son désir. Ce moment de la pièce rappelle le drame irlandais : *Le Désir*, œuvre plus parfaite, certes, plus récente aussi, car Edouard Dujardin est un grand précurseur. Et ce théâtre qu'aimait Mallarmé contient le génie d'une forme du théâtre d'art moderne, mais à nu, resplendissant dans quelques pièces de Claudien. On a, en écoutant cette œuvre, jouée avec foi, par les acteurs du théâtre de la Licorne, l'impression mélancolique qu'on éprouverait à revoir un enfant qui ne serait pas mort, qui n'aurait pas grandi et qu'on retrouverait un soir de la vie avec toutes les gaucheries d'une jeunesse pleine de promesses.

HAUTECLAIRE

DERNIERE HEURE

La grève des Dockers s'étend

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Filleuses de soie du Gard. — La grève continue. Les patrons ne sont pas hostiles à une légère augmentation de salaires, mais ils voudraient surtout allonger la durée du travail.

Textile de Dunkerque. — Le mouvement est toujours général. Devant le juge de paix, les patrons ont déclaré qu'ils ne pourraient pas, les pauvres, augmenter les salaires.

Manufacture de Beauvais. — La grève, commencée par 200 ouvriers et ouvrières, atteint maintenant les deux fabriques. Le total des grévistes est de 800. L'Etat est un patron aussi mauvais que les particuliers.

Textile de Mirecourt. — Depuis le 7 février, la grève est déclarée pour obtenir la réintégration de plusieurs camarades.

Cimentiers de Vitry-en-Perthois (Marne). — Les ouvriers de Louviers ont cessé le travail en réclamant une augmentation.

CONTRE L'IMPOT SUR LES SALAIRES

Alerte à Rueil !

Ayant passé outre aux injonctions du grand argentier national Lasteyrie concernant l'impôt sur les salaires, les membres de notre camarade Guillemard, du Syndicat des Lithographes, malade depuis trois mois, sont menacés d'être vendus le mardi 19 février.

Les camarades de Rueil, Bougival, Chateaufort, Nanterre sont priés d'être présents dès la première heure, pour empêcher cette vente et pour recevoir, comme ils le méritent, les sous-verges du noble comte.

Soyons tous, demain, chez le camarade Guillemard, 20, boulevard Pétain, à Rueil.

L'Union Locale.

Conformément aux décisions de notre assemblée générale, chaque imprimerie devra dès ce soir envoyer un délégué au bureau syndical, pour tous ordres utiles, concernant cette iniquité. Le bureau syndical restera, à cet effet, ouvert jusqu'à 22 heures.

G. MANGEOT,

Secrétaire général des Lithographes.

Alerte dans le 17^e !

Dans le dix-septième, le camarade Albert Lucien, 36, rue Gauthier, doit être saisi le mercredi 20 février, pour n'avoir pas payé l'impôt sur les salaires.

Nous invitons tous les camarades des 17^e et 18^e, Saint-Ouen, Clichy, Levallois à venir nombreux pour empêcher les valets de Lasteyrie d'accomplir leur triste besogne.

AU SUJET

DES JEUNESSES SYNDICALISTES

Une autre chanson, s. v. p.

Depuis quelque temps, me tenant un peu à l'écart du mouvement social, il m'arrive de ne pas suivre ce mouvement avec régularité et par suite de ne prendre connaissance des différents nouvelles et des différents points de vue qu'avec un retard plus ou moins long. C'est ainsi que je viens de prendre seulement connaissance de la Vie Ouvrière.

Après avoir parcouru rapidement ce numéro du journal, mon regard fut attiré, en 6^e page, — pardon, en 4^e — j'oubliais qu'il y avait deux journaux dans le même, pour le même prix : l'un de 4 pages, l'autre, l'U.S.R., de 2 pages — par un article de Louis Jeanne, l'Oeil de... Tom Pouce-lafrousse, sur « Les Jeunes Syndicalistes et leur rôle éducatif ».

Comme on peut penser, par ce titre, je croyais trouver, dans cet article, un point de vue sur le rôle éducatif des Jeunes Syndicalistes en général. Après avoir lu cet article, je fus déçu, il ne m'apprenait rien que je ne sache ; c'était la répétition, sous une autre forme, des attaques dont les Jeunes Syndicalistes furent l'objet avant la guerre de la part des membres du Parti et des Jeunes Socialistes et qui, il n'y a pas bien longtemps, furent reprises par les membres du Parti et des Jeunes Communistes. Par le titre qu'il a donné à son article, je crois que le citoyen Louis Jeanne a dû se tromper, et que, selon moi, il eût été préférable qu'il lui donnât pour titre : « Critique des Jeunes Syndicalistes, Apologie de la Jeunesse Syndicaliste Nationale des P. T. T. ».

J'ai eu quelques conversations, dit Louis Jeanne, avec les camarades et leur esprit m'a frappé. Pas de statuts ! disent-ils. « Pas d'action corporative ! Laissons ce travail aux syndiqués adultes. »

Ce paragraphe suffit pour faire voir la méconnaissance complète que Louis Jeanne a du but et du rôle des Jeunes Syndicalistes. Il s'étonne que nous n'ayons pas de statuts ! Les jeunes syndicalistes s'étonnent que l'on perde un temps infini à élaborer des statuts pour ne pas en tenir compte. Si Louis Jeanne doute encore que l'on ne tienne pas compte des statuts, je lui conseille d'aller à la C.G.T.U., où il trouvera des techniciens compétents pour lui expliquer la nécessité d'avoir des statuts pour... pouvoir les violer.

« Pas d'action corporative ! Laissons ce travail aux syndiqués adultes ». Eh oui ! Le rôle des Jeunes Syndicalistes est de grouper des jeunes pour les éduquer, leur but d'en faire des hommes conscients, des militants, leur action est la lutte contre tous les militarismes, car les Jeunes Syndicalistes ne peuvent faire de l'action corporative sans se substituer aux syndicats, c'est pourquoi elles laissent ceux-ci faire cette action en tant que syndiqués.

Que Tom-Pouce-lafrousse dise à son poulain que s'il veut être intéressant, il change la chanson — les paroles et la musique — car, même en changeant les paroles, elle devient rengaine. Qu'il lui dise d'inventer quelque chose de nouveau, car, malgré les attaques qu'elles subissent et les dissolutions dont elles sont l'objet, les Jeunes Syndicalistes n'en subsistent pas moins et leur mouvement se développe malgré ceux qui veulent l'entraver.

N. SALEMBIER.

L'UNITÉ EST EN MARCHÉ

Les deux fédérations du Bâtiment en préparent la réalisation

Les deux fédérations du bâtiment se sont réunies hier toute la journée à la Bourse du travail de Paris et ont voté cette motion d'unité :

« Les deux délégations fédérales du bâtiment (C.G.T.U. et C.G.T.), réunies le dimanche 17 février pour examiner la question de l'unité, après examen de la situation, se sont mises d'accord pour la reconstitution de l'Unité fédérale sur les bases de la Charte d'Amiens dont elles rappellent les principes essentiels suivants : « La C. G. T. groupe en dehors de toute école politique tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et du patronat... »

« Comme conséquence, en ce qui concerne les individus le Congrès affirme l'entière liberté pour le syndiqué de participer, en dehors du groupement corporatif, à telle forme de lutte correspondant à sa conception philosophique ou politique, se bornant à lui demander, en réciprocité, de ne pas introduire dans le syndicat les opinions qu'il professe au dehors. »

« Pour réaliser cette Unité dans le bâtiment, les deux délégations ont envisagé la tenue d'un Congrès auquel seraient convoqués tous les syndicats appartenant à l'une ou l'autre Fédération et ayant au moins une année d'existence sans discontinuité au sein de l'une ou de l'autre Fédération. »

« Ce Congrès, souverain, aura pour mission de consacrer définitivement l'Unité fédérale sur les bases indiquées ci-dessus et en prenant toutes garanties statutaires pour éviter l'intrusion des sectes »

Le Comité National des Transports

La Fédération nationale des Moyens de transports, adhérente à la C. G. T., a tenu hier un Comité national fédéral sous la présidence de Molard, de Roubaix-Tourcoing.

Voici quelques extraits du procès-verbal :

Le Conseil entérine les élections du bureau fédéral, de la Commission exécutive fédérale et du Comité national.

Le secrétaire général fait le compte rendu de l'action fédérale depuis le dernier comité. Cette action est adoptée à l'unanimité.

Le Comité décide d'intensifier la propagande et des tournées de réunion vont être organisées.

La situation économique créée par suite de l'augmentation du coût de la vie est ensuite envisagée.

Le comité tenant compte des diverses conditions de travail et de salaire existant dans les diverses catégories de transports et spécialement dans les tramways :

Considérant la hausse continue du coût de la vie, hausse due à la dévalorisation du franc, conséquence des mesures fiscales prises par le gouvernement, et la nécessité de rajuster les salaires au coût normal de la vie, décide d'engager une campagne à cet effet.

Considérant la situation spéciale créée aux syndicats de tramways par suite d'accords, contrats, conventions, etc., intervenus dans ces derniers mois, lesquels accords, contrats et conventions ne répondent plus aux conditions nouvelles du coût de la vie ;

Le Comité invite les organisations à étudier et à mettre en application une nouvelle formule de revendications, qui peut être la suivante :

Considérant que tout accord, contrat, n'ayant actuellement qu'une valeur relative, si on considère les fluctuations du coût de la vie ; considérant également qu'il est impossible que les salaires ne soient pas en rapport avec la cherté de la vie, le comité national fédéral considère qu'il y a lieu, afin d'éviter les discussions longues et éternelles avec le patronat, les compagnies et pouvoirs concédants, qu'une augmentation de salaires soit accordée automatiquement, augmentation variable suivant l'indice du coût de la vie.

Un salaire de base serait établi par chaque organisation, base qui servirait de départ pour l'établissement des nouveaux salaires.

Le comité national envisage ensuite les démarches effectuées et les résultats obtenus en ce qui concerne les modifications demandées à la loi des retraites (Petits Cheminots). L'action du bureau fédéral est approuvée.

Une discussion s'engage sur le texte ayant trait à la nouvelle formule de revendication de vie chère, laquelle est adoptée.

Les conflits de Lyon et de Marseille sont longuement discutés. Le comité national décide que les décisions du congrès fédéral de février 1923 ayant trait à l'augmentation de 0 fr. 05 doivent être appliquées à tous.

Le Congrès international des transports qui aura lieu en 1924 a donné lieu à un échange de vues. Le prochain comité national désignera ses délégués.

AUX MILITANTS

Nous faisons tout notre possible pour que la tribune syndicaliste du Libérateur soit vivante, exacte, documentée.

Pour cela nous comptons sur le concours des militants de Paris, de la province et de l'étranger.

Toute la vie syndicale nous intéresse. Il faut nous faire connaître, le plus rapidement possible, les avis de réunions, les décisions, les revendications, les grèves, etc.

Informez le Libérateur. Répandez-le.

et partis, cause de division dans le mouvement syndical.

« Le Congrès aura à se prononcer sur l'adhésion, de la Fédération reconstituée à l'organisme central national qui lui donnera les garanties ci-dessus. »

« Les deux délégations soumettront à leur Fédération respective la date du 4 mai prochain pour la tenue de ce Congrès d'Unité. »

« En attendant, tout en continuant leur vie propre et leur action respective, les deux fédérations resteront en contact étroit pour toute la propagande corporative et établiront un lien commun pour l'organisation du Congrès et la préparation de l'Unité et des luttes prochaines des travailleurs du bâtiment. »

La Délégation de la Fédération Nationale des Travailleurs du Bâtiment et des Travaux publics, 33, rue de la Grange-aux-Belles : Jouléau, Koch, Peyssaguet, Quémérais, Blois, Frago, Le Pen, Jouve.

La Délégation de la Fédération Nationale Confédérée des Travailleurs du Bâtiment et des Travaux publics, 211, rue Lafayette : Constant, Cordier, Colle, Ferrot, Vincent, Dulong, Mourgues, Chereau, Brugger, Vaillant.

La décision d'hier est un événement de la plus haute importance pour le mouvement syndicaliste français. Tous les partisans de l'Unité se réjouiront de ce geste annonciateur d'une réconciliation dans la classe ouvrière.

IV^e Congrès de l'U. D. U.

La dernière journée du 4^e Congrès de l'Union départementale, fixée d'abord au 17 février, a été reportée au dimanche 24 février.

Les questions suivantes restent à l'ordre du jour :

- 1^o Vote de la résolution de la Commission sur l'impôt sur les salaires ;
- 2^o Assurances sociales ;
- 3^o Jeunes syndicalistes ;
- 4^o Questions diverses.

DANS LA BOULANGE

Un coup d'écouvillon

L'un de nos secrétaires confédéraux, à qui la Minorité, à tort croyons-nous, conserve toujours un peu de sympathie, aboie dans l'Humanité.

Ce pur se croit obligé d'apporter son tribut à la campagne de calomnies entreprise par les politiciens du P. C. et d'ailleurs, campagne ayant pour but de discréditer les militants de la Minorité.

Se croit-il donc invulnérable et croit-il que personne ne pourrait lui répondre et lui rappeler un peu de son passé, ce qui pourrait lui enlever le peu d'estime dont il jouit encore auprès de certains minoritaires ? Pense-t-il donc, cet as de la boulangerie, que nous sommes disposés à le laisser salir continuellement l'un des nôtres dont la très grande faute est d'être le secrétaire de notre minorité et d'être surtout resté fidèle à sa ligne de conduite de syndicaliste fédéraliste révolutionnaire ?

Nous le prévenons charitablement que nous ne sommes pas décidés à nous laisser faire, mais qu'au contraire nous avons l'intention de lui faire rentrer dans la gorge toutes les insanités qu'il serait amené à débiter servilement dans cet organe soit-disant prolétarien, qui a nom : l'Humanité.

Vient-il nous permettre, en passant, de le prévenir qu'il court sur son compte certains bruits qui laisseraient croire que lui, le Pur d'entre les Purs, se serait laissé aller à préférer, un jour de Premier Mai, la tran-çuille félicité du fournil à la bruyante et dangereuse animation des boulevards, et cela en certaines circonstances qui démontreraient pas mal de culot ou d'incoscience de sa part ?

Nous voulons croire que tout cela n'est que mensonge, mais puissent ces accusations (fausses nous l'espérons), lui servir de leçon et le mettre en garde désormais contre l'emploi de cette arme perfide et à double tranchant qu'est la calomnie.

Et puis, pourquoi taper si fort sur le dos d'un brave camarade qu'il traite aujourd'hui d'incapable, alors que dans les procès-verbaux du syndicat, l'on peut trouver certaines appréciations louangeuses qu'il tenait dans le passé et qui sont en contradiction formelle avec l'opinion qu'il en donne aujourd'hui ?

Quant à nous, nous aurions compté sur un peu plus de reconnaissance de sa part, lorsque l'on sait pertinemment bien que c'est grâce au dit camarade, qu'il préside aujourd'hui aux destinées de la classe ouvrière. Oublie-t-il qu'il fut un temps où celui qu'il attaque aujourd'hui fut obligé de le rappeler à une plus saine compréhension de la lutte de classes et que c'est sous les efforts de ce copain et des autres ennemis des Joux, Merheim, Savioie et camarades de la Minorité qu'il devint petit à petit un syndicaliste révolutionnaire, *tutti quanti* et cela en proportion de la force numérique de l'opposition du moment ? Certains camarades mal intentionnés prétendent même à l'époque que c'était lui le meilleur moyen de conserver le secrétariat... Quant à moi, je n'en crois absolument rien.

Doit-on également lui rappeler que passé maître dans l'art de conserver la majorité, il fut gratifié pour la précision de son idéal et la rigidité de sa ligne de conduite, de l'épithète de Danseur de corde ?

F. GUINET, des Boulangers.

A la C. E. confédérale

Je suis dans la pénible obligation de compléter le compte rendu non officiel de la séance de mardi dernier.

Le Comité contre la répression à travers le monde a signalé aux deux C. G. T. qu'en Russie le gouvernement malmenait rudement les grévistes, et que certains avaient été déportés.

La C. G. T., tout court, a répondu qu'elle protestait contre cette répression. La C. G. T., avec un U., a publié la phrase ci-dessus :

Des propositions concernant l'appui et la solidarité à apporter aux camarades étrangers victimes de l'action syndicale sont adoptées.

Que signifie cette phrase au juste ? Les diplomates de la rue Grange-aux-Belles seraient bien inspirés d'employer un langage clair, qui soit compris des syndiqués.

Où ou non, la C. E. unitaire est-elle solidaire de tous les camarades étrangers victimes de l'action syndicale, en Russie comme ailleurs ?

Pour moi, il n'y a pas de doute, La C. E. confédérale est contre la répression gouvernementale à l'égard de la classe ouvrière. Elle sait bien que pour avoir du poids dans ses protestations en France contre les excès de la police de M. Poincaré, elle doit, sous une forme qu'elle déterminera dans la plénitude de sa souveraineté, se prononcer contre les abus de la Tcheka.

Le droit syndical doit être respecté d'autant plus que les gouvernements se recommandent de la classe ouvrière.

Dans le pays de la dictature du prolétariat, il est inconcevable que des militants syndicalistes, représentants du prolétariat, soient traités pire que dans les pays de dictature capitaliste, ce qui n'est guère avantageux pour les gouvernements « prolétariens ».

Où alors, je n'y comprends plus rien, et la raison sociale se trouverait dans la majorité contemporaine où chacun pratique une autonomie égoïste et fautive. Il y a des moments où j'ai envie de me faire naturaliser « démocrate ouvrier » dans la République des petits et grands bourgeois, et d'abandonner mes cartes syndicales (que je collectionne régulièrement depuis 1896, au citoyen Monmousseau, au vieux révolutionnaire qui est sur la brèche depuis longtemps, et que ses titres incontestables de militant syndicaliste désintéressé ont porté, avec le numéro un, au secrétariat de la C. G. T. unitaire, avec garantie du gouvernement russe.

Car, somme toute, je tiens au droit de protestation contre les iniquités du pouvoir. La lutte de classes m'apparaît, en Russie, comme la continuation de la Révolution, laquelle me semble rudement saluée avec la N. E. P., les concessions au capitalisme, la participation au concert des nations bourgeoises.

C'est pourquoi la C. G. T. U. se doit de défendre les militants syndicalistes de Russie victimes de la répression gouvernementale.

B. BROUTCHOUX.

Jeunesse Syndicaliste du Bâtiment et des Travaux publics

AUX OUVRIERS ET OUVRIÈRES SYNDIQUES A LA C. G. T. ET A LA C. G. T. U.

La patte brutale du capital s'abat sur nos pauvres épaules à tous, le coût de la vie augmente terriblement, la journée de labeur s'allonge ; la Classe ouvrière est placée devant ce dilemme :

L'Esclavage ou la Révolte

Nous nous devons de réagir

L'Unité doit nous redonner toute notre vigueur.

Seule l'unité peut assembler dans une unique force d'action, nos forces éparses.

L'Unité est-elle possible ? — Oui ! Et elle est indispensable.

Si vous la désirez ; si vous voulez qu'elle soit un fait, vous assisterez tous au

MEETING

qui aura lieu à la grande salle de la Maison des Syndicats, 33, rue Grange-aux-Belles,

le Jeudi 21 février, à 20 h. 30.

Venez nombreux pour affirmer unanimement votre désir d'unité.

Le Bâtiment de Dunkerque pour l'Autonomie

Le Syndicat Unitaire des Travailleurs du Bâtiment de Dunkerque a tenu son assemblée générale le dimanche 12 février.

Après avoir liquidé la correspondance et les questions corporatives, la question de l'autonomie est venue en discussion. L'assemblée a fêté comme il convient les politiciens auteurs et responsables de l'assassinat de nos camarades le 11 janvier dernier dans la salle de la rue Grange-aux-Belles, à Paris. Elle déclare se rallier à la déclaration du Syndicat Unique du Bâtiment de la Seine et demande à la Fédération de prendre son autonomie vis-à-vis de la C. G. T. U.

Au cas où cette demande ne serait pas prise en considération, le syndicat déclare se retirer dans l'autonomie, tout en regrettant que ne soit pas compris ce geste d'assainissement qui s'impose.

Le syndicat demande au délégué de la première région de s'inspirer de cette décision, laquelle ne sera pas mise en application avant le congrès d'unité, qui doit se tenir fin mars ou commencement d'avril, et qui est appelé à statuer sur la conduite à tenir vis-à-vis des politiciens de la C. G. T. U.

Deux camarades ont été désignés pour assister au congrès minoritaire de Lille, Le Secrétaire, E. BONNE.

Communiqués Syndicaux

Union confédérée de la Seine (Ecole du Militant). — Les camarades qui assistent au cours de première année de l'Ecole du Militant sont avisés que le camarade Lapierre, absent de Paris, sera remplacé ce soir par le camarade Mity Roland.

On est prié d'être présent à 21 heures.

Aménagement parisien. — Ce soir, à 20 h. 30, Commission intersyndicale pour discuter sur le Congrès de fabrications, 2, rue Saint-Bernard.

Minorité des Boulangers. — Commission exécutive ce soir, à 17 heures 8, avenue Mathurin-Moreau.

La situation de la Minorité. Présence indispensable.

Minorité des Employés. — La prochaine réunion se tiendra mercredi, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau. A l'ordre du jour, figure, comme première question : Elaboration d'un programme pour les employés de commerce de toutes les catégories.

Industrie hôtelière. — Réunion du Conseil syndical ce soir, de 21 heures à 24 heures, salle des Commissions, premier étage, Bourse du Travail.

Métaux autonome. — Il y a une permanence à la Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 24, tous les soirs, de 17 h. 30 à 19 heures ; le mercredi, de 21 heures à 22 heures ; le samedi après-midi et le dimanche matin, de 9 heures à 11 heures.

DANS LE S.O.B.

Réunions d'aujourd'hui :

CONSEIL GENERAL. — Ce soir, à 18 heures, au siège.

JEUNESSE SYNDICALISTE DU BATIMENT. — Causette, à 20 h. 30, bureaux 13 et 14, 4^e étage, Bourse du Travail. Meeting sur l'Unité pour jeudi, et fête du 8 mars.

Réunions de demain :

MENUISIERS. — Aux camarades de la maison Jansen :

Comme tous vos frères de misère, vous déplorez et subissez l'augmentation du coût de la vie. Les denrées les plus indispensables deviennent inabordables. Allez-vous vous laisser affamer ? Non ! A l'augmentation du coût de la vie, vous opposerez l'augmentation des salaires et, pour vous entendre à ce sujet, vous assisterez tous à la réunion qui aura lieu mardi, à 18 heures, salle Pauleau, 33, boulevard Richard-Lenoir.

PLOMBIERS-COUVREURS. — Assemblée générale mardi 19, à 18 heures, Bourse du Travail.

SERRURIERS. — La réunion du Conseil, fixée d'abord au lundi, est reportée au samedi, 18 h., bureau 15.

CHARPENTIERS EN FER. — Les fonds recueillis en faveur de la famille de notre camarade Roumet, tué au travail, doivent être adressés au trésorier du S.O.B.

Jeunesse syndicaliste de Lyon. — Ce soir, à 20 h. 30, salle Ferrer, 193, rue Duguesclin : Causette de géographie économique sur « la Houille blanche ».

Invitation cordiale à toutes et à tous.

Minorité de Rennes. — Les adhérents et sympathisants du Groupe sont convoqués à la réunion qui aura lieu demain, à 20 h. 30. Halle aux Toiles.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Conseil d'administration. — Nous rappelons que c'est ce soir, à 20 h. 30, qu'aura lieu la réunion du Conseil d'administration. Les camarades délégués du Conseil d'administration par le C.I. de l'U.A. sont instamment priés d'assister à cette réunion, étant donné son importance.

Ecole du Propagandiste anarchiste. — Rue du Château-d'Eau, 51, salle du café des Ardennes : Cours supérieur de français, mardi 19, à 21 h. très précises.

Cours élémentaire de français pour les étrangers et les Français illettrés, mercredi 20, à 21 heures très précises.

Groupe du 14^e. — Ce soir, 2, rue Neuve-des-Boulevards, café Valentin : Discussion entre copains, sur « La Propagande du Groupe ».

Groupe du 12^e. — Salle Favre, 35, boulevard de Reuilly, à 21 heures : Causette par H. Masurier. Sujet : Impressions de Russie.

Invitation cordiale à tous les lecteurs de « Libérateur ».

Groupe musical. — Les camarades (hommes et femmes) qui désirent adhérer au Groupe musical sont priés d'écrire à Brutus Mercereau, au « Libérateur ».

Province

Fédération anarchiste du Sud-Est. — Aux anarchistes de Lyon et alentours : Depuis quelque temps, il existe au sein du C.I. un certain relâchement. Cependant, plus que jamais, il est nécessaire de se ressaisir. Chacun se contente de contempler le mouvement sans y participer. Le soir, on lit le « Libérateur ».

Ce n'est pas suffisant. Pour qu'il y ait de l'activité, il faut que les camarades soient aussi assidus que possible pour assister aux réunions où l'on envisage l'action à mener, la propagande à faire.

A cet effet, un dernier appel est adressé à tous, pour que renaisse l'activité d'antan.

Mardi, à 20 h. 30. — C. I. : Organisation de réunions publiques et contradictoires, pour répondre aux politiciens de toutes nuances.

Tous présents, 17, rue Marignan.

Groupe de Croix. — Réunion : tous les lundis soir, 1, rue d'Arcole. Invitation à tous les lecteurs du « Libérateur ».

Rédaction du « Combat ». — Réunion du Comité le mardi 19, à 19 h. 30, chez Meurant, à Croix.

Les échos, articles et communications diverses devront parvenir avant cette date pour la publication du numéro de mars.

Le « Combat ». — Le Groupe de Raimbes est informé que le colis adressé à José nous est revenu avec la mention : « Paris sans laisser d'adresse. » Ecrire à ce sujet à Vignerot, rue des Ogières, Croix (Nord).

Communications diverses

Club du Faubourg. — Ce soir, à 20 h. 30 précises, théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès : Grande soirée avec le débat d'actualité : « La Vérité sur les morts mystérieuses de la Vallée des Rois. Le Pharaon s'est-il vengé ? Le Secret du spiritisme et l'Enigme des maisons hantées ». Orateurs déjà inscrits : docteur Frumusan ; le savant égyptien Hamid-Bey ; docteur Jaworski ; Louis Gaslin, de l'Internationale spiritiste ; etc. La parole sera donnée aux partisans et aux adversaires du spiritisme.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Gabriel BRAYE

Imprimerie spéciale du Libérateur
10-12, rue Paul-Lelong, Paris